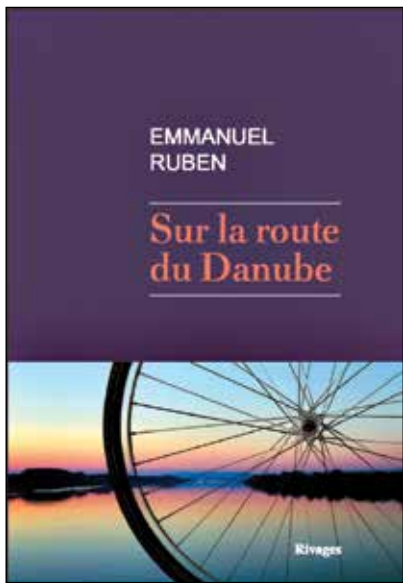


# L'Europe à vélo

**Arpentage.** Le dernier roman d'Emmanuel Ruben réinvente l'Europe en retrouvant les mémoires de ses marges et la sagesse des confins.



► **Trois gouttes de sang**  
Sadeq Hedâyat,  
traduit du persan  
par Gilbert Lazard  
et Farrokh Gaffary  
Zulma, collection  
Z/a, 192 p., 120 DH

Emmanuel Ruben est l'auteur de romans et d'essais, dont *Dans les ruines de la carte* (Le Vampire actif, 2015) et *Sous les serpents du ciel* (Rivages, 2017). Il dirige la Maison Julien-Gracq.



“**L**e Danube, qui coule d'ouest en est, est le seul fleuve pleinement européen”. Dans ce récit, non de voyage mais “d'arpentage”, le romancier géographe, en compagnie de son ami Vlad, remonte à vélo le fleuve, de son delta à Odessa jusqu'à sa source dans la Forêt noire allemande. Cette “Europe buissonnière”, “à contresens de Napoléon, d'Hitler et de l'expansion européenne”, leur fait parcourir en 48 jours plus de 4000 kilomètres, 23 degrés de longitude, 6 degrés de latitude, 40 degrés d'amplitude thermique, une douzaine de langues et autant de climats et de végétations. Vlad pédale en pensant à sa mère malade, Emmanuel Ruben en espérant retrouver les sensations de son enfance. Première leçon : ne pas se fier à Google – “le grand démiurge nous mène par le bout du nez toute la journée et n'invente rien d'autre que des chemins ne menant nulle part” – et “faire confiance à la sagesse populaire”. Dans ce périple hautement sportif (une centaine de kilomètres chaque jour, courbatures, réparations, chiens errants et autres réveils difficiles), les eaux du fleuve coulent moins vite que les tord-boyaux et les histoires.

## Réinventer le continent

Emmanuel Ruben livre un beau récit sur la dizaine de pays qu'il a traversés : “Si nous avons entrepris ce

voyage, ce n'est pas pour satisfaire un très vieux désir d'Orient mais pour réécrire l'Europe sur ses frontières, ausculter son cœur détraqué, exorciser ses démons.” En quête de cette Europe non institutionnelle, celle “des rivières et des vies ordinaires”, il ausculte un vieux continent, devenu “l'homme malade de la planète, le nouvel empire multinational candidat à l'éclatement, après l'Empire ottoman, l'Autriche-Hongrie, l'URSS et la Yougoslavie”. Il s'attarde sur le paysage, la faune, mais surtout campe de touchants portraits de gens, souvent pauvres et marginalisés. Il dit le racisme et les préjugés, souligne les ravages du nationalisme. Face aux monuments commémoratifs des batailles, il songe : “Ce qu'il y a de plus mystérieux, dans le nationalisme, c'est son besoin de glorifier les raclées.” Il raconte aussi le désarroi de ceux qui se sentent oubliés : face au terrorisme, regrette un Bulgare, “on nous laisse tranquilles parce que nous ne valons plus rien. L'Histoire nous a court-circuités”.

N'ayant pas eu le temps d'écrire une seule ligne en cours de route, c'est de mémoire qu'Emmanuel Ruben a écrit, assumant une écriture par “méandres”, car “le cyclisme, comme la littérature, est un art du détour et de la digression”. Aux souvenirs glanés en route, il mêle ceux de ses lectures : Ibn Battouta revenant de Crimée, Élisée Reclus, pour qui les fleuves sont “l'image de la vie”, “l'histoire de l'infini” et non des frontières qui délimitent des masses nationales, et bien sûr Elias Canetti et tous les écrivains “métèques et contrebandiers”. Et avec eux tous ceux qui “se jouent des bordures”. ■

## Dans le texte. Izmaïl

“Le soleil amorce sa descente lorsque nous parvenons aux portes de la ville, comme le signale une grande ancre de bronze plantée dans la terre, sur laquelle se détachent, peintes en jaune et bleu, les lettres capitales I3MAÏL et soudain je comprends pourquoi ce nom d'Izmaïl me faisait tant rêver, je le voyais écrit tous les jours sur la coque d'une péniche ukrainienne, il y avait dans le port serbe de Novi Sad une péniche immatriculée à Izmaïl et tous les jours je rêvais de sauter dans cette péniche

pour descendre le fleuve impassible, mais à la vue de la grande ancre plantée dans la terre, ce n'est pas à un bateau que je pense, c'est à l'incipit d'un roman – Izmaïl, Izmaïl, je sais maintenant pourquoi ce nom me fait tant rêver, Izmaïl, Ismaël, Ishmael, Call me Ishmael, la première phrase de Moby Dick me revient en mémoire, c'est en souvenir d'Ishmael que j'ai décidé de jeter l'ancre un beau jour et de remonter le Danube à vélo à défaut de pouvoir le descendre en bateau.”